

MUR 1777

Vingt-sixième

LETTRE OUVERTE
aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe du Printemps 1959.

Mes chers Confrères,

Avais-je pas raison ? comme dirait ce bon La Fontaine. Il a suffi de quelques entrevues menées avec une mauvaise foi digne d'un politicien pour qu'aussitôt notre léthargie littéraire manifestât des vellétés d'éveil. Comme c'est réconfortant !

Madame Béatrix Beck, chargée de mener cette affaire, n'aime pas la Belgique ; mieux, elle nie jusqu'à son existence et, forte de cette conviction, elle demande insidieusement à quelques Belges habitant Paris de bien vouloir confirmer ce postulat. Plusieurs s'y sont laissé prendre.

Franz Hellens évoque une Flandre lointaine et résolument imaginaire, peuplée de fournisseurs parlant le français le plus pur. Et le cher homme affirme sans rougir que de nos jours les Hollandais, par un effet surprenant de leur unilinguisme, parlent mieux le français que les Flamands. Il faut croire que, faisant violence à ses opinions politiques, il ne fréquente chez nos frères bataves que des salons mondains. J'espère qu'il aura lu José Bruyr. Celui-ci

parle de son père, fonctionnaire wallon envoyé dans une ville flamande où personne ne le comprenait. Cette vérité-là est un peu plus réelle que la réalité sinon fantastique, du moins fantaisiste de Franz Hellens.

Pour obéir à sa vocation, Madame Dominique Rolin a plaqué ses fonctions, son mari et sa fille et s'est transportée à Paris, le seul lieu où il est possible, à l'en croire, d'écrire des livres valables. Je pense à Jammes, Claudel, Maeterlinck, Valéry Larbaud et quelques autres ; je pense aussi à Giono et à Saint-John Perse qui ne sont pas des Parisiens. Ils ont fait, les uns et les autres, quelques dons aux lettres françaises qui valent peut-être bien ceux de Madame Dominique Rolin, mais une vocation ne se discute pas. Celle de Madame Dominique Rolin est d'une espèce particulière, car si des fonctions, des maris et des filles sont parfois plaqués, il est rare que ce soit en l'honneur d'une ville, fût-elle Paris.

José-André Lacour et Maurice Beerblock surent éviter, l'un de justesse, l'autre avec bonheur, les chausse-trapes que leur tendit aimablement la perfide intervieweuse.

Du côté belge, la réaction fut exaltante et magnifique. Pour emporter la décision, Napoléon faisait donner la garde. Chez nous, à défaut de Napoléon, la garde a donné toute seule. Nos confrères Bodart, Christophe et Hommel, tous les trois académiciens académisants, ont brillamment sauvé l'honneur des lettres et celui de la Belgique itou. On ne sait lequel de ces trois preux, il convient de louer le plus.

Luc Hommel, tout en nuances, unit la douceur à la fermeté. Si l'incident le navre, il essaie de le minimiser : C'est une querelle entre Belges. Surtout que les chers Français n'en prennent pas ombrage et, au premier chef, ces messieurs du Quai de Conti. Ce serait une catastrophe aux conséquences imprévisibles.

Lucien Christophe est véhément d'indignation et on le comprend. L'ingratitude de ces Belges honteux de l'être contraste crûment avec la douceur des aborigènes fidèles. C'est un camouflet à la politique lénifiante pratiquée, sous son égide, par la direction des arts et des lettres.



Quant à Roger Bodart, il se hausse sans effort au lyrisme définitif. Toutes réflexions faites, c'est lui qui l'emporte en efficacité percutante. A côté de notions statistiques, prises à un hebdomadaire parisien, et qui donnent toujours du poids à un article, il dit textuellement : « Le nombre d'écrivains belges de valeur est tel que l'affirmation de Lamartine, qui était une exagération en son temps, correspond à la réalité d'aujourd'hui : la Belgique française est bien le pays le plus littéraire de l'Europe. Il n'y a pas d'autre pays en Europe qui rassemble autant d'hommes illustres en un si petit espace. »

Et dire que personne ne s'en était douté ! Brave Béatrix Beck, génératrice de pareilles révélations ! Génie protéiforme, Roger Bodart se révèle aussi économiste. Oyez : « C'est grâce au succès considérable de quelques écrivains de chez nous que de nombreuses maisons d'édition et de nombreux théâtres parisiens connaissent une prospérité croissante. » Quel éblouissement ! Fi, que ces Français sont de vilains cachottiers ! Dans leurs journaux, ils se lamentent à longueur de colonnes sur la situation alarmante de leurs théâtres et voilà qu'ils jouissent, en tapinois, d'une prospérité croissante, grâce à nous, les Belges, sortis du tombeau, après des siècles d'esclavage. Qui l'eût crû ?

Il a suffi d'une étincelle pour provoquer ce débat et ce ruissellement d'idées généreuses, cette explosion d'arguments péremptoirs, allant de plus en plus fort, comme chez Nicolle ! L'enquête, par malheur, a cessé brusquement, la garde a rengainé ses armes et nous reglissions dans notre rêve ouaté.

Et dire que d'aucuns nous accusent de matérialisme. Grande est leur erreur ! Nous sommes, au contraire, des idéalistes béats. Ne prenons-nous pas des vessies pour des lanternes et des comptes d'auteur pour des éditions courantes ? N'acceptons-nous pas la monnaie de singe et les aumônes officielles pour peu que notre amour-propre soit sauf ? Nous préférons être exploités par des malins, habiles organisateurs de concours et lanceurs de poudre aux yeux, plutôt que d'exiger la promotion d'une industrie aujourd'hui fantômale et qui s'appelle l'édition.



Nous vivons, mes chers confrères, au-dessus de ces viles contingences. L'édition, c'est un rouage de ce monde économique que nous méprisons. Que ceux qui n'aiment pas notre système d'achats et de primes s'en aillent enrichir les éditeurs français. Nous préférons les encouragements et, dans la mesure du possible, les auto-encouragements, toujours si efficaces.

La gloire est pour demain.

Indifférente aux rumeurs de l'agora, elle se cache aux vivants et comme nul ne sait qui sera distingué par elle, chacun de nous peut faire des rêves suaves, à condition de bien dormir.

Bonne nuit, mes chers Confrères, et dormez bien !

ROGER AVERMAETE.